

La Presse
27 juin 1994

Le ras-le-bol de Laborit

Crimes, meurtres, guerres: où est le progrès humain?

MARC THIBODEAU
collaboration spéciale

Aux prises avec les exigences difficiles du XX^e siècle, de plus en plus de gens dépendent des antidépresseurs, calmants et autres « pilules-miracles ». Pour le docteur Henri Laborit, l'un des pères fondateurs de la pharmacologie moderne, ces nouveaux produits ne sont en fait que d'inefficaces panacées. Ce serait plutôt une véritable révolution sociale, basée sur une meilleure connaissance par l'homme de ses propres fondements biologiques, qui s'impose. Afin de faire le point sur cette difficile question, La Presse l'a rencontré à ses bureaux de l'Hôpital Boucicaut à Paris.

L humain, écriviez-vous dans *L'éloge de la fuite*, est un « être de désir ». Par quels mécanismes sa quête pour satisfaire ces désirs peut-elle se solder par la dépression?

L'homme évolue dans un espace où se retrouvent des objets et des êtres. Or, la rencontre de cet individu et de son système nerveux avec ces objets est quelquefois agréable. Dans une telle situa-

tion, le faucon se balade au-dessus. Si vous continuez à trotter, le faucon va vous tomber dessus, vous prendrez dans ses serres et vous emporterez au loin. Il transformera alors vos protéines de surmulot en protéines de faucon. Si au contraire, vous arrêtez de bouger, le faucon ne passera pas sa journée là, vous pouvez vous remettre à trotter et retourner dans votre terrier pour vous protéger. Vous avez sauvé votre peau. Entrer en inhibition de l'action, c'est donc une autre façon de se tirer d'affaire.

Malheureusement, dans la vie, il n'y a pas que les faucons. Il y a aussi les vrais cons. Si la gueule de votre chef de chantier ne vous revient pas, vous ne pouvez pas fuir parce que vous seriez alors en chômage. Vous ne pouvez pas non plus lui casser la figure parce qu'on vous enverrait les flics. Alors, vous êtes en inhibition de l'action et ça dure des semaines et des mois... et la dépression se développe.

À quel niveau s'inscrit l'action des antidépresseurs ?

Lorsque vous êtes en dépression, vous ne faites plus fonctionner dans votre cerveau les voies qui aboutissent à l'action et au plaisir. Ces voies utilisent des neuromédiateurs qui s'appellent des catécholamines. Or, les antidépresseurs protègent ces catécholamines de la destruction. La quantité de ces neuromédiateurs pouvant agir au niveau des synapses est augmentée et on retrouve une motivation à agir.

Malheureusement, ce que mes collègues n'ont pas compris, c'est que le système de l'inhibition de l'action continue

Il faut donc favoriser une approche véritablement globale pour remédier à une pathologie telle la dépression ?

On ne peut se contenter d'agir uniquement à un niveau d'organisation qui est celui des voies motrices du cerveau. Il faut considérer tous les différents niveaux d'organisation. Si vous ne voyez pas le problème à partir des noyaux atomiques, des atomes, des molécules, des cellules, des organes, de l'individu et de l'ensemble social au sein duquel il se trouve, vous ne pouvez pas comprendre. Tout mon travail au cours des quarante dernières années a été de rejoindre ces différents niveaux d'organisation, de voir comment chacun s'emboîte, de voir comment le système englobant agit sur le système englobé et vice versa. C'est ce que j'ai baptisé les « servomécanismes », et tout n'est que servomécanisme.

Quel usage faites-vous dans une telle optique de la pharmacologie ?

Pour moi et mes collègues de travail, la pharmacologie est d'abord un outil de recherche. Quand on a compris un mécanisme donné, il est possible d'imaginer une molécule qui va agir à un niveau précis de la cascade de servomécanismes et de niveaux d'organisation. On demande alors à un organicien de fabriquer la molécule, on utilise la pharmacologie, et on examine. Si la molécule fait ce qu'on attendait, ça signifie que le mécanisme qu'on avait imaginé, qui part du rapport social jusqu'à la molécule, a quelques chances de se rapprocher d'une certaine réalité. Sinon, ça donne de nouvelles pistes de recherche. La pharmacologie, c'est donc un outil et je ne crois pas que ce sera la façon dont l'homme va se tirer d'affaire.

soulignant que 95 p. cent d'entre eux utilisent des psychotropes. À l'époque, j'avais l'habitude de répondre par la négative en soulignant qu'ils n'auraient pas besoin de prendre des psychotropes si leur société était plus vivable.

Et puis les années ont passé et je me suis dit: finalement, il y avait un déterminisme qui faisait que les psychotropes étaient survenus à ce moment-là. Il y a les bons et les mauvais psychotropes. Celui qui empêche le type de travailler et de faire des roulements à bille, et qui l'amène à se foutre en l'air dans ses machines, celui-là est mauvais. Mais celui qui lui permet de dormir alors qu'il ne pouvait plus le faire et qu'il était complètement déprimé et qui lui permet de retourner travailler chez Fiat, alors là, c'est très bien. Ce sont des psychotropes qu'il faut conserver, qu'il faut même développer.

Et puis je me suis dit: s'il n'y avait pas eu ces produits, peut-être qu'il y aurait eu une révolution dans le comportement des gens qui auraient compris qu'il ne s'agit pas de développer de nouveaux psychotropes, de nouveaux médicaments, et que c'est d'abord à une nouvelle épidémiologie sociologique qu'il faut faire appel, c'est-à-dire à une nouvelle compréhension de l'homme par l'homme.

Et sur quelles connaissances devrait s'appuyer cette nouvelle compréhension ?

Depuis qu'il y a quelque chose qui ressemble à un homme sur cette planète, il a essayé de comprendre le monde incompréhensible dans lequel il était. Il a inventé la physique et son langage, la

quefois agréable. Dans une telle situation, il va mémoriser la stratégie qui avait abouti à lui faire plaisir. Il synthétisera alors des protéines qui transformeront ses neurones de telle façon qu'il conservera des traces de cette expérience. Ensuite, il cherchera à recommencer les choses agréables afin d'être bien dans sa peau et d'assurer son équilibre biologique. Pour ce faire, il doit cependant conserver ces êtres et ces objets « gratifiants » à sa disposition.

Si un autre veut s'en emparer, alors il y a compétition et c'est le plus fort qui gagne. En général, il y a toujours un dominant et un dominé. Si vous ne pouvez vous faire plaisir, que l'expérience codée au niveau de votre système nerveux est désagréable, vous allez fuir. Il n'existe pas d'animal courageux. Le courage ne veut rien dire et représente simplement un apprentissage qui vous permet, dans le meilleur des cas, d'avoir votre nom sur un monument aux morts. Il y a simplement une motivation à agir qui est plus ou moins grande. Vous ne devenez « courageux » que lorsque quelque chose vous intéresse suffisamment.

Les animaux, même le lion, fuient. S'ils ne peuvent le faire, ils se retournent vers l'agresseur, la chose qui est l'objet de leur ressentiment, et ils essaient de la faire disparaître. Il y a donc fuite et lutte. Et si ni l'une, ni l'autre n'est possible, la seule chose qui vous reste à faire, c'est d'entrer en inhibition de l'action. Et l'inhibition de l'action se traduit par la dépression.

Pouvez-vous rappeler ce que vous entendez précisément par ce concept d'« inhibition de l'action » ?

En inhibition de l'action, vous ne bougez plus et tâchez de vous faire oublier de l'agresseur. Imaginons que vous êtes un petit surmulot dans un champ de pâ-

gues n'ont pas compris, c'est que le système de l'inhibition de l'action continue pendant ce temps-là à agir. On stimule un système qui pousse à l'action mais il y en a un second de l'autre côté qui empêche d'agir. Bien sûr que vous allez pouvoir agir au niveau des neurones avec ces antidépresseurs, mais le milieu social ne va pas vous obéir. Or si vous n'agissez pas au niveau social, tout est à recommencer. Ça ne servira à rien.

Je crois pas que ce sera la façon dont l'homme va se tirer d'affaire.

Vous inquiétez-vous à ce titre de la popularité de ces produits au sein de la population ?

On m'a souvent demandé si je me sentais fautif d'avoir été à l'origine des premières drogues agissant sur le comportement humain. Ce sont surtout des Américains qui me disaient cela en

comparable dans lequel il était. Il a inventé la physique et son langage, les mathématiques, il est allé jusqu'à la bombe atomique, les microprocesseurs et tout ce que vous voulez... le supposé progrès. Mais depuis le paléolithique, on n'a fait aucun progrès sur la façon dont ça fonctionne dans le cerveau. Il n'y a que trente ans qu'on commence à comprendre. Or, c'est avec ce qui se passe dans le cerveau que tous les rapports sociaux, que la physique, que les mathématiques, que toute l'économie se créent.

Vous utilisez donc un instrument que vous ignorez avec un discours logique (parce qu'en plus le malheur chez l'homme c'est qu'il parle), qui va expliquer tous vos crimes, vos meurtres, vos guerres, vos génocides, vos tortures, etc. Vous avez toujours une bonne raison logique pour expliquer pourquoi ça se passe. Regardez la Bosnie-Herzégovine, regardez partout... ce n'est que cela. Toujours, tout le monde a raison.

Et ce, parce qu'on ne leur a pas expliqué comment ça se passe au niveau du cerveau. On ne leur a pas expliqué par exemple que s'ils ont tel jugement de valeur, c'est parce qu'ils y ont été exposés quand ils étaient gosses. S'ils le savaient, et s'ils savaient que l'autre le sait aussi, ils seraient peut-être moins prétentieux, moins affirmatifs, plus relatifs. Ils se méfieraient de ce qu'ils disent comme de ce que dit l'autre d'ailleurs... et il serait alors possible que les rapports sociaux soient transformés. Tant qu'il n'y a pas cela, voyez, ça ne sert à rien. Il y a quarante, cinquante ans que je vois le délire. On fait des discours politiques, on se tue, on s'entretue... Partout, c'est la recherche de la dominante pour s'approprier les objets et les êtres. À mon âge, vous savez, je ne vais plus regarder encore longtemps ce monde absurde.

Henri Laborit, un des pères fondateurs de la pharmacologie moderne.